QUOTIDIEN DE PARIS (O)
7, av. de la République - 11e

14 Sep 1982



# critiques
THEATRE

Jacques Nerson a vu...

## L'EVEIL DU PRINTEMPS
de Franck Wedekind

### *Un metteur en scène est né*

*A travers toute l'histoire du théâtre, il est peu d'auteurs qui aient témoigné d'autant d'audace, de brutalité et de cynisme que Franck Wedekind. Bien avant la crise consécutive à la défaite de 1918, ce visionnaire prophétisait dans son œuvre la putréfaction générale de l'Allemagne et la décadence de la bourgeoisie.*

*Si l'on connaît davantage « Lulu », ne serait-ce que par le truchement du film de Pabst ou de l'opéra de Berg, « l'Eveil du printemps » est infiniment plus moderne, plus scandaleux.*

*« L'Eveil du printemps » c'est cette lente métamorphose, cette obscure fermentation de la chair et de l'âme qui travaille l'enfant pubère, ses fièvres morbides, ses hontes, ses ivresses intellectuelles, ses accès d'angoisse, ses hantises obscènes, sa lancinante appétence de pureté, de malheur et d'absolu. Mue souvent douloureuse, qui s'accompagne d'une initiation aux règles sociales, abrupte, révoltante. C'est alors l'épreuve de force : si l'enfant ne se bronze, il se brise.*

*L'audace de Wedekind consiste à décrire ce déchaînement de la sexualité dans toute sa crudité, sans romantisme, sans ironie, ni complaisance. Pas le plus petit attendrissement. L'adolescent est montré tel qu'en lui-même, avec ses ignorances et ses ridicules, mais aussi cette intransigeance que tant d'adultes ont du mal à affronter.*

*Le malheur, c'est que cette pièce soit injouable, puisque pour en restituer la provocation, il faudrait la faire jouer par des acteurs à la fois expérimentés et n'ayant pas plus de quatorze-quinze ans. Chaque fois qu'on la monte, on se heurte à cette contradiction.*

*Pas plus que les autres, Gilles Gleizes n'a résolu cette quadrature du cercle mais, pour une première mise en scène, il fait preuve d'une maîtrise et d'une maturité inattendues. Notamment, à part la brève scène du conseil de classe, il a eu l'intelligence de ne pas se fourvoyer dans une pseudo-reconstitution du style de jeu expressionniste, comme beaucoup de metteurs en scène se croient obligés de le faire avec Wedekind, pourtant plus proche de Strindberg que de Sternheim ou Kaiser. Et si, excepté Laurent Arnal (Moritz), les anciens élèves de l'école de la rue Blanche sont parfois maladroits ou pâlichons, le spectacle nous a fortement intéressé, touché et même ému.*

*Mise en scène : Gilles Gleizes Comédie de Paris, 42, rue Fontaine (291.00.11), 18 h 15. Relâche dimanche.*

---

L'ÉCONOMIE

27.09.82

## XIX[e] SEXE

• *« L'éveil du printemps »*, de Franck Widekind (Comédie de Paris, 18 h 45).

En 1895, l'œuvre provoqua un beau tapage. Pensez donc ! Rôder autour du sexe, l'éclairer aux feux de la rampe : quelle audace, quel scandale ! Le metteur en scène Gilles Gleizes cerne de brumes, de naïveté et de rêve cette « tragédie enfantine » (pour reprendre l'expression de l'auteur) qui désormais, bien sûr, ne nous choque plus, et qui tout au contraire nous envoûte par le climat un peu somnambule accompagnant sans cesse les convoitises, les troubles, les désespoirs, les peurs des adolescents qui les ressentent ou les subissent. Abominable XIX[e] siècle ! Mais combien poétique, avec ses grands méchants loups...

**Patrick de Rosbo**

---

LE PARISIEN LIBÉRÉ

26.09.82

THEATRE

## « L'Eveil du printemps »

**Contrairement à ce que pourrait laisser sous-entendre le titre, l'Eveil du printemps n'est pas un conte de fées. C'est une pièce tourmentée, « d'avant-garde » pour le siècle dernier, par laquelle Franck Wedekind — l'auteur allemand connu par « Lulu » qui inspira l'opéra de Berg — provoqua un énorme scandale en décrivant sans complaisance ni pruderie l'éveil de la sexualité chez des adolescents. Longtemps interdite, puis jouée en version expurgée, la pièce que nous voyons a été raccourcie.**

**Reste cette investigation sans hypocrisie ni détour dans l'âme de chaque adolescent dont le jeune metteur en scène, Gilles Gleizes, a su rendre avec une extrême délicatesse tous les tourments, les espoirs et les affres. Climat dramatique et romantique, inquiétant aussi comme celui du film de Bergman, « Sourires d'une nuit d'été ». Servi par huit jeunes comédiens de la rue Blanche, c'est un spectacle aussi intelligent que sensible.**

**Agnès DALBARD.**

***• Comédie de Paris, 18 h 15.***

FRANCE - SOIR

*Mardi 21 septembre 1982 – DH – DIX-NEUF*

THEATRE ● Comédie de Paris

# « L'Eveil du printemps »

## *Une bonne surprise*

**François CHALAIS**

**En 1891, on en était encore à trembler parce qu'on avait rêvé de sa mère. Les statues de Psyché ou de Diane remplaçaient, pour les collégiens éblouis, les revues prétendument allègres qui tapissent nos kiosques à journaux, entre une romance à la cour d'Angleterre et un génocide au coin de notre rue. Quand elles faisaient leur toilette, les filles gardaient leur chemise. Les cigognes remplaçaient les maternités. Freud n'avait rien publié. Ibsen, toléré au compte-gouttes, semblait annoncer le chaos moral et social où ne manqueraient pas d'être engloutis ceux qui trouveraient du plaisir, voire — comble d'horreur ! — quelque vérité dans ses œuvres.**

**C'est dans ce climat qu'un jeune Allemand, Frank Wedekind écrivit « L'éveil du printemps », une pièce qui montre que le vert paradis des amours enfantines n'est pas toujours rose. L'œuvre fit scandale, avec son suicide d'un jeune garçon recalé à un examen, et sa mort d'une fille de 14 ans que sa famille avait voulu faire avorter, par dignité.**

**Le soufre de jadis a désormais le goût de la plus fade sucrerie. Mais Wedekind n'était pas en avance que sur son temps. Il l'était aussi sur les courants littéraires. Sa pièce, remarquablement construite jusque dans son apparent désordre, passe de l'observation méticuleuse des mœurs à une sorte de fantaisie macabre où, dans le même cimetière, se croisent les ombres du Commandeur de Dom Juan et du pauvre Gaspard de Verlaine.**

**Avec une aisance étonnante, des comédiens, qui n'ont pas eu beaucoup d'efforts à faire pour retrouver l'âge de leurs rôles, exècutent ce périlleux bond de 90 ans en arrière. En particulier Fabienne Tricottet, Alexandra Chabert, Laurent Arnal, Philippe Thomas, Isabelle Larue. Un metteur en scène qui, à tous points de vue, est une révélation, les a dirigés avec intelligence, finesse et poésie. Il se nomme Gilles Gleizes. On sort de ce spectacle doublement heureux : Pour nous qui avons eu la primeur de la découverte, et pour eux qui auront la joie, plus tard, de dire que c'est là qu'ils ont débuté.**

GAULT-MILLAU **PARIS Plus**

***L'Éveil du Printemps***

*(Comédie de Paris, à partir du 6 septembre).* Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe, version 1895, entre deux adolescents, et par Frank Wedekind, l'auteur de « Lulu ». Interdite pendant quinze ans, puis jouée en version expurgée, cette très belle pièce a enfin conquis le droit à la scène grâce à Gilles Gleizes. Frais, décapant et sans une ride.

Figaro magazine - 25 sept. 82

## THÉATRE

● **L'Eveil du printemps,** *de Franck Wedekind. Mise en scène : Gilles Gleizes.*

La poésie du titre est trompeuse. D'inspiration très autobiographique, la première pièce de Franck Wedekind (il avait vingt-trois ans lorsqu'il l'écrivit) est peut-être le plus brutal, le plus choquant, le plus révolutionnaire des ouvrages consacrés à la puberté. Découverte de la sexualité et révolte des adolescents contre la société des adultes sont ici décrites avec une franchise et une crudité insoutenables. Gilles Gleizes, qui en est à sa première mise en scène, présente ce texte avec pudeur. Excepté Laurent Arnal, les acteurs manquent un peu de présence, mais tant de sincérité rachète les faiblesses techniques et finit par nous toucher en profondeur. J. N.

COURRAULT

*Un hymne à la puberté.*

● **Comédie de Paris,** *42, r. Fontaine, IX^e^ (281.00.11). 20 h 30. Relâche dimanche.*

LIBÉRATION JEUDI 30 SEPTEMBRE 1982

# L'eveil du printemps

La fin du XIXe siècle ; L'Allemagne ; Une bourgeoisie triomphante, puritaine et affairiste, hypocrite et répressive, fière de ses valeurs d'ordre et d'effort, de continence et de réussite sociale ; crispée sur un Dieu que la science et la philosophie mettent peu à peu à la question et sur des valeurs morales dont elle ne craint pas d'affirmer qu'il en est la raison : voilà pour le décor. Mais l'édifice est menacé. Après Nietzsche et avant Freud, Wedekind est de ceux qui veulent en finir. Il a la réputation d'avoir été le héraut de la libération sexuelle. On n'en était pas encore là ; le pourfendeur de sa répression plutôt que le bucolique de sa libération.

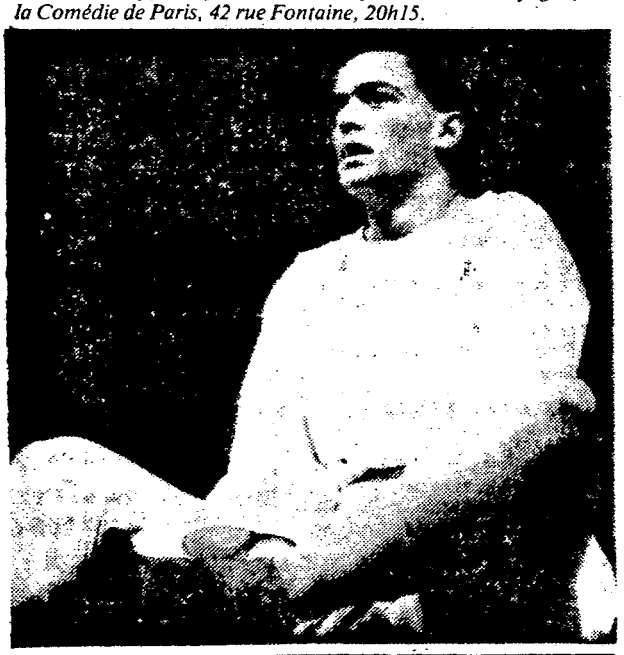
Le titre de sa première pièce « l'Eveil du printemps «, éveil de la sensualité chez des adolescents, pourrait être celui de toute cette époque. En 1895, il a 23 ans, et il ouvre le feu par un énorme scandale qui lui vaut les amabilités de la censure. L'Eveil du printemps ne sera donné que 15 ans plus tard, à Berlin, et largement expurgé de ce qui aura si fort scandalisé les apparatchiks des mœurs allemandes. Rien de moins romantique en effet que cette pièce faite d'événements réels de l'expérience de Wedekind ou de celles de ses amis et amies ; il est juste d'y voir le commencement de l'expressionisme allemande.

L'éveil de la sensualité, c'est essayer pour des adolescents de passer du fantasme sexuel à sa réalité. Passage nourri de leur ignorance, de leur culpabilité, de leur peur, de leur honte, de leur remords, il porte l'un d'eux, Mortiz, à se suicider ; un autre, Melchior, à abuser de Wendla. Pour lui, le pénitencier ; pour elle, l'avortement clandestin et la mort. Allusion est faite à l'homosexualité dans les collèges ; plus c'est répressif, plus ça fuit. De proche en proche, Melchior en vient à nier se dont se justifie l'interdit sexuel : Dieu, le bien et le mal. Echappé du pénitencier, il se donne, dans une scène faustienne, à qui lui promet la liberté.

La KIND COMPAGNIE (formée pour la plupart des comédiens issus de l'école de la rue Blanche) a l'âge d'avoir désiré interpréter ce drame adolescent. L'interprétation est juste, fraîche et parfois drôle — malgré le sujet, Wedekind y insistait. La mise en scène, la première de Gilles Gleizes, cite Musil et Fassbinder (les désarrois de l'élève Toerless) et Pabst (le Journal d'une fille perdue) ; enlevée et efficace, sans temps mort (la pièce a été intelligemment écourtée), elle souffre pourtant de timidité. La fidélité à Wedekind aurait sans doute voulu qu'il allât aussi loin en 1982 dans son adaptation que Wedekind lui-même en l'écrivant 90 ans plus tôt. L'Eveil du printemps n'est hélas pas encore inactuel et une mise en scène plus provocante aurait sans doute mieux servi son sujet ; une mise en scène plus expressionniste que romantique.

A découvrir pour ne pas rester à connaître de Wedekind que la merveilleuse Lulu.

*L'Eveil du printemps de Wedekind par la Kind Compagnie, à la Comédie de Paris, 42 rue Fontaine, 20h15.*



MICHEL SURYA

Le Monde

Mardi 5 octobre 1982 – Page 19

THÉATRE

## « L'ÉVEIL DU PRINTEMPS » A LA COMÉDIE DE PARIS

# Tous les garçons et les filles

Freud a dit lors de la création de *l'Éveil du printemps* – c'était à Berlin en 1906, et la pièce avait été censurée, interdite pendant quinze ans : « *Il ne s'agit pas d'une grande œuvre d'art mais cela restera comme un document.* » Peut-être le docteur dissimulait-t-il derrière une telle condescendance quelque agacement. Là, en toute poésie, comme innocemment, comme avec facilité, Wedekind avant lui livrait l'analyse exhaustive des angoisses et catastrophes, qui accompagnaient l'apprentissage de la sexualité au temps où morale voulait dire hypocrisie.

Quatre-vingt-dix ans plus tard, le « document » peut avoir l'air neuf, ou presque. La Kind Compagnie en tout cas démontre que là aussi l'auteur de *Lulu* avait fait œuvre d'artiste.

Les huit comédiens – pour la plupart récemment sortis de l'école de la rue Blanche, l'ENSATT (1), – n'ont pas eu à se faire passer pour des jeunes gens, ou des jeunes filles. Aucun n'ayant l'air âgé, les risques de ridicule, les difficultés du décalage, ont été évités. Ils jouent. C'est tout, et c'est beaucoup. Ils bougent avec justesse. Donnent au texte un tempo. Les dialogues respirent : de la sobriété au lyrisme.

Les quatre « garçons » et les quatre « filles » sont habillés de manière à ressembler aux personnages d'une photographie 1900, dans le monde de la bourgeoisie allemande bien éduquée. Et les scènes successives de cet opéra sans musique prennent l'allure de tels tableaux de groupe, datés, où les élèves des collèges ont sur le visage des expressions de gravité à vous faire regretter tous les jansénismes. Une intensité sourde prête à éclater comme ici les rires des filles, leur raffut, ou l'affolement des mères, ou la bêtise des professeurs, ou la misère des hommes en herbe. Tout cela est véritablement « dirigé », mis en scène. Gilles Gleizes est celui qui a monté cet *Éveil du printemps* émouvant.

M.L.B.

★ Comédie de Paris, 18 h 15.

(1) École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre.

THEATRE

"REVOLUTION"

JUILLET 1982

# Scène libre à Gennevilliers

**Du 8 au 23 juin, tout le théâtre de Gennevilliers était livré à dix jeunes compagnies et aux ateliers de théâtre de la ville : la face cachée du théâtre d'aujourd'hui. Une impression tonique de qualité, d'invention, de jeunesse.**

CHRISTINE FRIEDEL

Une autre soirée associait la plus « jeune » des compagnies : Kind, toute fraiche issue, pour *l'Eveil du printemps*, de Wedekind, de l'école de la rue Blanche, et le groupe Signes, qui travaille depuis quinze ans à Gennevilliers. D'un côté, de jeunes professionnels « avec le projet d'en vivre », de l'autre « des professionnels qui ne vivent pas de leur métier ». Et ce qui frappe, en effet, c'est la qualité professionnelle, là aussi, des deux spectacles : la jeune bande du Kind, (9 comédiens, un metteur en scène, une « directrice-factotum », une décoratrice, une costumière, un éclairagiste) donne une version, et une vision directe, grave de l'*Eveil du printemps*. Ils ont encore l'adolescence toute saignante – même si les mystères du sexe, la « volonté du savoir » ne sont plus les mêmes qu'à la toute fin du 19e siècle –, et déjà suffisamment de métier pour entraîner le spectateur dans la fatalité rigoureuse d'une éducation bloquée, et tragique. Deux morts : la petite Wengla, qui avait cru qu'il fallait s'aimer « très fort, très fort » pour faire un enfant, l'écolier Moritz, qui a raté son examen, et un jeune enfermé, brisé, Melchior, découvrant les horreurs de la « vraie vie »...

Gilbert Bourson, fondateur du groupe Signes, a choisi l'histoire de *Job*, son défi étonné à un dieu incompréhensible, sa résistance maligne au tentateur. Avec, littéralement, l'énergie du désespoir, il s'assied sous la petite table du malheur : « Maudis le jour de ta naissance et meurs ! » Non : c'est plutôt la folie d'Oreste, mais revendiquée, assumée « grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance ». La scène du groupe Signes est pauvre comme Job : quatre rideaux, une table, un jeu très rythmé des éclairages, et autour de l'enclos de Job – tête rasée, caleçon de jersey évoquant un pyjama d'hôpital –, la femme-mère, assise, répondant par sa mélopée aux cris de l'homme, et le tentateur en balade, avec sa grande valise. Ici, tout tend à l'unité dépouillée du spectacle, c'est un bloc qui ne laisse pas de place au regret de ce qu'il aurait pu être, avec plus de moyens.

Car là est aussi la question : c'est du théâtre, du vrai théâtre, et une série de tours de force et de tours de magie. Kind a pu monter l'*Eveil du printemps* grâce à l'achat de trois représentations par le théâtre Jean Vilar de Suresne, mais, après un an et demi de travail bénévole, l'équipe vivant de « petits boulots », de cachets par-ci par-là, et de l'aide des parents. Signes vit, depuis quinze ans, des adhésions et de la « participation aux frais » des spectateurs qui soutiennent l'association loi de 1901 qui régit le groupe. Mais ce sont les représentations qui en vivent, ainsi que de la toute petite subvention accordée par la ville – « ce qu'on donne à une association philatéliste » qui leur fournit, c'est important aussi, une salle éclairée, chauffée, dans laquelle ils peuvent parfois recevoir d'autres équipes. Le ministère leur accorde par ailleurs depuis 1982 une subvention de 60 000 F. Mais les membres de l'équipe sont tous salariés ailleurs, et connaissent la pression épuisante

"ACTEURS"
REVUE MENSUELLE DU THÉÂTRE.
N° DE JUILLET 1982

# GILLES GLEIZES
## de la rue Blanche à la Comédie de Paris

Pour moi, la rencontre avec Gilles Gleizes date de février 1981. L'ENSATT reprenait au Théâtre 347 dont maintenant elle dispose *Grand'peur et misère du IIIe Reich*, un spectacle d'élèves créé en décembre 1980. Gilles Gleizes, de la section des régisseurs, en avait pris l'initiative et avait dirigé ses camarades. Ce n'était pas mal du tout : de la cohérence, une direction d'acteurs ; un spectacle simple qui n'avait pas de prétention brechtienne quant à la mise en œuvre. G. Gleizes avait retenu les douze sketches les plus centrés sur la vie privée, où l'on voit des Allemands vivre tant bien que mal, plutôt mal et tragiquement parfois, l'incursion dans leur intimité d'un facteur historique aussi perturbant que le nazisme. A l'instar de Brecht (lors de représentations à New York) il avait sous-titré son spectacle "la vie privée de la race supérieure".

Mais Gilles Gleizes, né en 1960 et petit-neveu du célèbre peintre cubiste, est allé à la rencontre du théâtre beaucoup plus tôt. Au lycée de Versailles : du théâtre amateur et la direction d'un atelier d'élèves où il monte *l'île des esclaves* de Marivaux. *"J'ai fait ma première mise en scène à seize ans. J'ai suivi ensuite les cours de Marcelle Tassencourt au Conservatoire d'art dramatique de Versailles. Dans ma famille, on est de tradition militaire : mon grand'oncle y a fait figure de marginal mal accepté : mais on n'a pas contrarié ma décision de faire du théâtre, à partir de mon admission à l'école de la rue Blanche. Je suis entré dans la section des régisseurs-assistants-administrateurs. Je n'ai jamais souhaité être comédien. J'ai toujours visé la mise en scène. Je suis actuellement attaché de presse de la Comédie de Paris, après avoir été l'assistant de Jean-Christian Grinwald qui montait en juin 1981 Le bouc de Fassbinder avec des élèves de l'ENSATT où il dirige un atelier. J'ai appris de lui à m'impliquer davantage dans un spectacle. Je ne l'avais pas fait suffisamment dans Grand'peur. Et puis, il m'a montré la nécessité de l'exigence envers les acteurs et à décoder leur sincérité."*

En mars 1982, le Théâtre Jean Vilar de Suresnes affichait trois représentations de *l'éveil du printemps* dans une mise en scène de Gilles Gleizes. La réalisation d'un vieux rêve. Une interview de Brigitte Jaques qui montait la pièce en 1974 en révèle l'existence à Gilles qui s'y jette : il a quatorze ans. Et il rêve depuis de la jouer, regrettant d'avoir peu de Wedekind à se mettre sous la dent, lui qui ne peut le lire en allemand. Il n'a pu guère se procurer que *Lulu*.

Il aborde donc *L'éveil du printemps* de *façon naïve, fondée sur un vécu personnel bien que moins tourmenté. Il fallait ainsi me débarrasser de mon adolescence : c'est aussi ce qui a attaché à la pièce mes camarades. Ils sont comme moi de bonne bourgeoisie, choyés, et nous avons reçu une éducation traditionnelle dans des institutions religieuses ou laïques. Nous sommes peut-être - nous avons tous, sauf l'homme masqué, entre vingt et vingt-deux ans - la dernière génération à n'avoir pas connu la mixité. Nous avons pratiquement l'âge des personnages et la pièce ne nous semble pas du tout avoir vieilli. Les germes de l'inquiétude, des désarrois de l'adolescence, sont les mêmes : naïveté, maladresse, difficulté à effectuer le passage à l'âge adulte. Ce qui a le plus changé sans doute, c'est l'attitude des parents. C'est aussi leurs rôles qu'il nous a été le plus difficile à assumer. Les mères sont immatures, désemparées devant les manifestations de la sexualité, par frustration, amour mal vécu... Elles se conduisent de façon irresponsable malgré beaucoup de tendresse. La mère de Melchior qui adore son fils réagit en femme jalouse en apprenant que son fils a des rapports avec une jeune fille. Mais nous n'avons jamais joué le second degré, même dans des scènes excessives, à la limite du mélodrame. Nous avons laissé respirer le texte".*

C'est en effet le naturel, la fraîcheur des interprètes et de leur interprétation — qui m'ont touchée dans les représentations de Suresnes, que Pierre Vielhescazes avait rendu possibles en les achetant. Générosité à signaler, alors qu'il s'agit d'une troupe dénommée Théâtre Kind en hommage à Franck - qui vient pour la circonstance de se constituer sous la direction de Nathalie Fourcade et Gilles Gleizes, et dont certains participants — en particulier Fabienne Tricottet, délicieuse Wendla — sont encore élèves de l'ENSATT.

En juin 1982 *L'éveil du printemps* a été sélectionné pour la "Scène libre" du Théâtre de Gennevilliers et représenté deux fois. C'est l'occasion de quelques remaniements : remise au point des séquences les plus faibles, comme celle du pénitencier où Gleizes ose cette fois suivre Wedekind dans la scène de masturbation collective qui horrifie Melchior, le jeu trop caricatural de la scène des professeurs, traitée maintenant comme un rêve du garçon, a évolué vers l'onirisme. Le décor a été simplifié ; il n'était pas très réussi.

En septembre - octobre, un nouveau remaniement interviendra, imposé par une scène plus exiguë, quand *L'éveil du printemps* sera repris à la Comédie de Paris. L'évolution se fait dans un sens intimiste, ce qui est la pente du metteur en scène qui ne se plaint pas d'avoir à tenir compte des contraintes de lieux théâtraux successifs. Et même, il aime cela, c'est stimulant.

**Raymonde Temkine**

L'Eveil du printemps a été monté déjà : par Brigitte Jaques puis Pierre Romand. Cette fois le metteur en scène est Gilles Gleizes. Il sort de l'ENSATT (Ecole nationale supérieure des arts et techniques du théâtre), section des régisseurs. L'an dernier, à l'Ecole, il avait fort bien dirigé déjà ses camarades dans des scènes de Grand'peur et misères du IIIème Reich, puis il avait été l'assistant de Jean-Christian Grinvald dans le Bouc de Fassbinder, joué également par des élèves de l'Ecole, et présenté à la Comédie de Paris. C'est, au théâtre Jean Vilar de Suresnes, le premier travail dans des conditions presque professionnelles de Gilles Gleizes qui affronte (et vainc) la difficulté. L'Eveil du printemps (1891) sous-titré "tragédie enfantine" est une oeuvre poignante et délicate. Ces variations sur les curiosités et les émois amoureux des adolescents dans un climat de puritanisme d'une inconsciente cruauté, Wedekind, qui les maîtrise, les exécute avec doigté. On pourrait penser que, les moeurs ayant beaucoup évolué, toutes ces ignorances et ces pudeurs ne sont plus de saison. Or la pièce garde sa force émotionnelle, sans doute parce qu'elle est jouée par des jeunes gens qui ont, à deux ou trois ans près, l'âge des personnages, et qui ne semblent pas du tout trouver cela périmé. En ce qui concerne les rôles d'adultes, ils s'en tirent peut-être un peu moins bien, mais pas mal, les mères surtout. Une jeune actrice d'une fraîcheur et d'un charme exceptionnel confère un éclat tout particulier à Wendla, la sacrifiée des convenances. Retenez son nom : Fabienne Tricottet. Elle est encore élève rue Blanche.

à paraître dans n° juin d' "Europe" §

Raymonde Temkine

§